



artistes des régions, dit-elle. Mais on expose les oeuvres des peintres naïfs haïtiens, des inconnus!... C'est leur faute si personne ne va au musée: ils ne font pas d'efforts pour développer des nouvelles clientèles.»

LES DICTONS DE MARCELLE FERRON

Enfant, Marcelle Ferron a vu de près la Grande Faucheuse en survivant à une tuberculose osseuse qui avait emporté sa mère et qui l'a elle-même laissée handicapée de la jambe gauche. La maladie éveille les sensibilités...

La dame de 73 ans gesticule avec grâce, mime et relate ses aventures dans un français châtié, d'une voix claire, mais étonnamment grave et puissante pour une personne aussi délicate. Elle s'exclame, se tranche dans son divan, se lève avant de prendre une bouffée de cigarette et reprendre. La séduction et le charme un peu excentriques de la grande dame opèrent et frappent les auditeurs-rices de plein fouet. Elle nous regarde dans les yeux, s'exclame, change de sujet. Sa verve intime. Ses yeux pétillent. Un halo de fumée de cigarette entoure ses gestes, rendant la scène encore plus théâtrale.

Mais Marcelle Ferron est une femme sensible, bien sûr. Fragile. Émotive. En réalisant les verrières du Palais de Justice de Granby, elle a eu une pensée pour les condamnés-es: «Tout homme a le droit de voir une fleur avant de mourir», justifiait-elle quand on lui demandait pourquoi



LÉGENDAIRE REFUS

«Qu'on m'apporte un morceau de Dieu et j'y croirai.» Marcelle Ferron était athée alors que c'était encore un «crime» au Québec.

Son parcours d'artiste engagée a commencé de manière fracassante. En 1948, la jeune recrue des peintres automatistes signait le Refus Global avec 15 autres artistes. On a souvent dit que ce manifeste, rédigé par Paul-Émile Borduas, marque les premiers pas du Québec dans la modernité. En ces temps de fin de règne duplessiste, le pamphlet condamnait l'écrasante présence du clergé et l'immobilisme social de l'époque. Il réclamait à grand cri la nécessité d'un nouvel ordre social au Québec et un «sauvage besoin de libération».

Marcelle Ferron avait 24 ans. «On ne pouvait pas se douter que le Refus Global aurait un si gros impact. Ce qu'on écrivait, c'était juste le gros bon sens. L'enfance de l'art. Ça allait de soi. On ne se croyait pas excentriques. Mais les artistes sont des êtres libres par définition. C'est ce qui explique pourquoi les gens se méfient d'eux... On voyait bien que c'étaient nos idées qu'ils n'aimaient pas, pas notre peinture. On s'est dit que ça prendrait 10 ans et qu'après, tout le monde penserait comme nous!»